Le religieux, la maladie et l'enfant dans le cinéma du début du XXIe siècle

Claude-Brigitte CARCENAC[1]

Abstract : "The twenty-first century will be religious – or not at all." This sentence, erroneously attributed to André Malraux, resonates even in filmmaking. Two films in particular are to be noted for the calibre of their cinematography and of their subject matter : *Oscar et la dame rose*, a Franco-Belgian-Canadian film by Eric Emmanuel Schmitt (2009) and *Camino*, a Spanish film by Javier Fesser (2008). Two children diagnosed with cancer, a boy of 10 and a girl of 11, embark on a spiritual journey during their illnesses. The dramatic tension provides the directors with the opportunity to deal with the ever-present problem of suffering, the injustice of illness striking the young, and the concept of God. We examine the religious aspect both through the circumstances accruing in the two films and through the way in which this translates into the characters.
Key words: Child, illness, suffering, God, Opus Dei, film, *Camino*, *Oscar et la dame rose.*

Introduction

« Le XXIe siècle sera religieux ou ne sera pas » : cette phrase, faussement attribuée à André Malraux, trouve un écho jusque dans le cinéma où l'on peut citer l'existence depuis 1997 du *Religion Today Film Festival* ou du *Festival chrétien du cinéma de Montpellier* et tant d'autres. Deux films retiennent ici notre attention[2] pour leur qualité cinématographique et leur thématique. *Oscar et la dame rose,* un film franco-belgo-canadien d'Eric-Emmanuel Schmitt (2009) et *Camino,* un film espagnol de Javier Fesser (2008). Deux enfants, un garçon de 10 ans et une fillette de 11 ans dans le

[1] Université de Vic, Espagne.
[2] Cet article est porté à terme dans le cadre du groupe de recherche consolidé « Études de genre : traduction, littérature, histoire et communication » de l'Université de Vic (Espagne) (AGAUR SGR 833; 2009-2013).

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

film, atteints de cancer, vont effectuer au cours de leur maladie un parcours spirituel. La situation dramatique limite sert de prétexte aux deux cinéastes pour présenter l'éternel problème de la souffrance, de l'injustice de la maladie frappant un être jeune, et Dieu. Le thème de la religion et de la spiritualité est traité à partir d'optiques bien différentes qui recouvrent probablement les différentes sensibilités des chrétiens d'aujourd'hui.

Les deux films sont sortis sur les écrans de leurs pays respectifs à un an d'intervalle bien qu'*Oscar et la dame en rose* ne soit arrivé sur les écrans espagnols que le 15 avril 2011. Ces films ont le courage d'aborder franchement plusieurs thèmes brûlants ; un sujet tabou – celui de l'enfant qui meurt[3] – , une maladie souvent désignée sous l'euphémisme « une longue et pénible maladie » sans que le nom de cancer ne soit prononcé, et enfin le passage de la vie à la mort et les questions que ce dernier soulève quand il est abordé sous un jour clairement religieux.[4]

Les films

Les scénarios des deux films ont plusieurs points communs.

Camino est le nom de la fillette protagoniste du film, élevée dans une famille de l'Opus Dei, elle-même croyante, dont le film relate les cinq derniers mois de la vie dans une lutte contre la maladie qu'elle affronte avec courage sans perdre le désir de vivre, d'être heureuse et de connaître son premier amour.

Oscar et la dame rose porte aussi le nom de ses protagonistes, Oscar d'abord le garçonnet qui découvre Dieu à travers un jeu proposé par Mamie Rose, l'autre personnage important du film, qui consiste à adresser chaque jour une lettre à Dieu dans laquelle il lui livre ses pensées et peut lui demander une chose mais seulement « une chose de l'esprit » et faire comme

---

[3] Eric-Emmanuel Schmitt, *Oscar et la dame rose*, Présentation, notes, questions et après-textes de Grinfas-Bouchibti, Josiane, Magnard, 2006, p. 110. E.E. Schmitt répond à l'interview: « J'avais continuellement en tête la phrase de Dostoïevski selon qui la souffrance et la mort d'un enfant empêchent de croire en Dieu. »

[4] Le sujet d'une personne atteinte de cancer a été traité dans des films comme *One True Thing* (1998) de Carl Franklin ou *My Life Without Me*, (2003) d'Isabel Coix, mais c'est Gustavo Ron, dans le film *Ways to live Forever* (2010) adapté du livre de Sally Nichols, qui se rapproche le plus du film d'Eric-Emmanuel Schmitt. Un jeune garçon atteint de leucémie veut connaître toutes les expériences et rêves des adolescents car lui n'arrivera jamais à les vivre. Il se pose des questions sur la mort et cherche des réponses. Il entreprend la rédaction d'un journal.

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

si chaque journée comptait désormais pour dix ans. Elle lui offre ainsi une vie entière en quelques jours[5].

Les deux films trouvent leur inspiration dans une œuvre écrite. Si Eric Emmanuel Schmitt est le réalisateur du film *Oscar et la dame rose*, il est d'abord l'auteur du livre du même nom paru en 2002, troisième partie du *Cycle de l'Invisible* constitué de cinq récits « qui traitent chacun d'un drame humain et le lient à une religion, en montrant comment une sagesse spirituelle peut nous aider à vivre »[6]. Cette œuvre littéraire longuement méditée par son auteur a connu un succès immédiat, inattendu et populaire ; au départ apparemment inadaptable au grand écran « on ne peut pas montrer un enfant qui souffre ; si on le voit, on n'entend plus ce qu'il dit… »[7] jusqu'au jour où son auteur a l'idée

> de ne pas offrir seulement l'histoire d'Oscar mais aussi celle de la dame rose, alors que le livre n'exprime que le point de vue de l'enfant: Le long métrage apporterait alors les mêmes émotions fondamentales que le récit mais ajouterait quelque chose de plus : le parcours de la dame rose. (…) Au fond Oscar la fait naître, tandis qu'elle l'aide à mourir.[8]

Le titre à deux éléments n'en prend que plus de profondeur, c'est le parcours spirituel d'un enfant et d'une adulte qui se prennent par la main, s'enrichissent mutuellement et suivent un bout de chemin ensemble. Les versions espagnoles du livre et du film diffèrent quelque peu. La traduction du titre du livre reste fidèle à l'original avec une insistance plus grande sur le rôle de la dame rose qui sort de l'anonymat : *Oscar y Mamie Rose* (2004) ; quant à

---

[5] Eric Emmanuel Schmitt reprend ici une ancienne croyance particulièrement vivante en Alsace dont sa famille est originaire, mais aussi en Belgique, où il habite, selon laquelle les 12 jours qui séparent Noël de l'Epiphanie échappent à la durée profane, 12 jours et 12 nuits – en attendant que le temps reprenne son cours normal. Ce statut hors de l'année confère à cette période une nature divinatoire, l'année qui vient y est en germe ; par l'observation de chacun des jours il est possible de prévoir ce que seront les 12 mois à venir. Cette *kleine johr*, la « petite année », comme on dit en Alsace est ainsi transposée à la vie toute entière d'Oscar qui commence son cycle avant Noël et s'éteint symboliquement le 31 décembre.

[6] Eric Emmanuel Schmitt définit ainsi le cycle dans l'interview accordée à Josiane Grinfas-Bouchibti dans *Oscar et la dame rose*, Paris, Magnard, 2006, collection Classiques et contemporains, p.109. Le cycle est composé de *Milarepa* (1997), *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* (2001), *Oscar et la dame rose* (2002), *L'enfant de Noé* (2004) et *Le sumo qui ne pouvait pas grossir* (2009).

[7] http://www.wildbunch-distribution.com/site/oscardamerose/main.html. voir l'entretien avec Eric-Emmanuel Schmitt.

[8] http://www.wildbunch-distribution.com/site/oscardamerose/main.html. Entretien avec Eric-Emmanuel Schmitt.

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

l'adaptation du titre du film en espagnol, il perd toute la chaleur humaine pour ne garder que l'aspect métaphysique : *Cartas a Dios* (Lettres à Dieu).

Le titre du film de Javier Fesser est aussi chargé de sens. *Camino*, prénom de la fillette protagoniste du film, est un titre composé d'un seul élément, non traduit dans les diverses versions étrangères, qui souligne la solitude du parcours de Camino. Le film est inspiré du cas réel d'une jeune adolescente madrilène, Alexia Gonzàlez-Barros, qui, le 5 décembre 1985, à 14 ans, succomba à un cancer après 10 mois d'agonie. Face à la douleur et aux épreuves du bloc opératoire, l'adolescente aurait montré un courage hors du commun à l'hôpital de Pampelune géré par l'Opus Dei. Ce cas n'aurait jamais été porté à la connaissance du public si en 1993 sa cause de canonisation n'avait pas été introduite à Madrid et le 8 mai 2000 consignée comme *Positio super virtutibus* par la Congrégation pour la cause des saints. Cette année-là correspond à une époque où le pape Jean Paul II canonisait en grand nombre ; le 21 novembre 1999 il avait canonisé, provoquant un grand émoi en Espagne dans les milieux de gauche, 9 religieux espagnols morts le 9 octobre 1934 dans le cadre de la Révolution asturienne. Ce geste interprété comme une provocation par les uns, comme une reconnaissance par les autres, fut un geste politique qui raviva la question des liens unissant certains secteurs de l'Eglise catholique à la droite espagnole. C'est dans ce contexte que le film fut accueilli et généra de fortes polémiques. En fait, Javier Fesser s'appuie lui aussi sur un livre, celui consacré au cas d'Alexia, paru en 1986 de la main de Maria Victoria Molins, religieuse de la Compagnie de Sainte Thérèse de l'enfant Jésus[9]. Plus que tout, *Camino* est aussi le titre d'un autre ouvrage, publié à l'origine sous le titre de *Consideraciones Espirituales* (1934), de la plume de Josemaria Escrivá de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, livre fondamental de spiritualité, destiné à la méditation personnelle. En 2008, date de la sortie du film, il avait été vendu à 4 500 000 exemplaires et traduit en 43 langues, c'est dire sa diffusion. Enfin *Camino* (chemin en espagnol) est en soi un titre hautement symbolique qui fait une claire allusion à toutes les métaphores évangéliques se rapportant au chemin[10] ; en tant que

[9] María Victoria Molins, *Alexia: experiencia de amor y dolor vivida por una adolescente* Barcelona, Ediciones STJ, 1986. Livre édité plusieurs fois et traduit en plusieurs langues. On trouvera une bibliographie complète concernant la vie d'Alexia dans le site qui lui est consacré : http://www.alexiagb.org/web/bibliografia.htm

[10] « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jean 14,6). « Entrez par la porte étroite, car large est la porte et spacieux le chemin qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui y entrent. Combien étroite est

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

prénom il n'est guère attesté mais reprend la tradition espagnole de donner des prénoms à forte connotation religieuse aux enfants et plus spécialement aux filles : Asunción (assomption), Rosario (rosaire), Martirio (martyre)… parmi tant d'autres. Si la souffrance et la mort d'un être jeune est le dénominateur commun aux deux films, Fesser déclare enquêter sur les sentiments qui animent les membres de l'Opus Dei dans leur recherche du bonheur et essaie de comprendre ce « qu'est offrir la douleur ou comment accepter que le malheur est le fruit et le signal de l'amour de Dieu »[11], c'est pourquoi il définit son film ainsi :

> *Camino* veut être une histoire objective, sans préjudices ni stéréotypes. Un film qui montre la réalité sans la juger. Presque une radiographie. C'est pourquoi elle se permet justement le luxe d'être claire, directe et contondante.

C'est là la différence fondamentale des deux films, l'un va à la découverte de Dieu, d'une façon libre et détachée, semble-t-il, de tout enseignement théologique voire dogmatique, alors que l'autre part à la recherche de Dieu dans un cadre institutionnel, le film se voulant presque un documentaire; les enfants dans leur fantaisie vont traduire leur propre recherche du bonheur dans ces deux environnements.

Le religieux dans les personnages

Dans les deux films, le réalisateur prend clairement le parti de dépeindre le monde à partir de l'optique personnelle de l'enfant, ainsi le monde de l'enfance est-il évoqué à travers les compagnons d'école et de jeux, tous sains dans *Camino* et guérissables dans *Oscar,* éloignés de toute inquiétude métaphysique, isolant Camino et Oscar dans leur singularité. Le personnel hospitalier sert de toile de fond à l'histoire. C'est le monde lointain et froid des adultes et des règlements dont les médecins sont la figure humaine. Malgré les efforts déployés, leur science est limitée. La joute exclusivement masculine que se livrent les médecins et Dieu est truquée dès le départ, car le spectateur connaît d'avance l'issue de la bataille. Les médecins doivent se rendre à l'évidence, ils sont impuissants, pourtant « ils font tout ce qu'ils

---

la porte et resserré le chemin qui mène à la vie ! et il y en a peu qui le trouvent » Mathieu 7,13, 14 et Mathieu 22,16 etc.

[11] http://www.caminolapelicula.es/proyecto.html

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

peuvent », est-il dit dans *Camino*. « Vous n'êtes pas Dieu, seulement un réparateur », dit Rose au Dr. Dusseldorf dans les dernières scènes d'*Oscar*. Dieu seul peut faire des miracles, une leçon d'humilité pour le corps médical. Dans le monde des adultes, le divin et le terrestre sont irrémédiablement séparés, le seul trait d'union dans le christianisme étant le prêtre. Presque absent dans *Oscar*, où il ne fait qu'une première et furtive apparition dans la chapelle, sa présence ne se justifiant que pour rappeler que l'église est vive et non désaffectée, quant à son rôle lors de l'enterrement il dépasse la fonction purement sociologique et reprend une allure plus symbolique. Par contre, il est omniprésent dans *Camino*, à travers plusieurs personnages. D'abord l'ombre de Josemaria Escrivá de Balaguer plane sur une grande partie du film, à travers les membres de la *Obra* et sa statue grandeur nature honorée dans la chapelle de l'hôpital de Navarre, ensuite Don Miguel Ángel et Don Luis, deux prêtres, influents guides spirituels de Gloria. Toute l'autorité qui leur est accordée et le respect dû sont déjà notifiés dans le titre de civilité « Don » qui précède leur prénom et qui n'est plus guère utilisé dans la société espagnole si ce n'est que rarement pour des ecclésiastiques. Ce titre s'utilisait autrefois pour différencier les personnes d'origine noble du commun. Dans le film, ces deux prêtres sont la partie visible de l'Eglise et lui impriment son style, celui d'une Eglise temporelle traditionnelle et militante où toutes les forces sont requises pour le triomphe de celle-ci au sein de la société. La tradition se fait patente dans les détails comme celui pour les femmes de l'Opus Dei d'assister à la messe à travers une fenêtre, un mur les séparant de l'officiant et des participants masculins. On retrouve cette Eglise dans l'enseignement qui est entre les mains de l'Opus Dei afin de former les jeunes esprits aux valeurs de sacrifice, de détachement du monde car « Dieu seul suffit » dit la maîtresse des novices à Nuria, la numéraire, sœur de Camino. Toutes les activités sont bonnes, même les cours de cuisine, pour rappeler aux fillettes les vertus de la vocation. Reste le financement de l'appareil, qui passe en partie par les dons que font régulièrement les particuliers comme ceux de la tante de Camino pour que tout l'éclat et la puissance de l'Opus se manifeste dans le grand et moderne hôpital de Navarre, où travaillent les plus grands spécialistes en médecine. Tout cela existe effectivement dans l'Espagne du XXIe siècle.

Si la foi baigne les deux films, son antonyme le doute, voire l'agnosticisme se doit d'être aussi présent dans l'entourage le plus proche, la famille, lui donnant ainsi plus de poids. Dans *Camino*, José, le père a une attitude totalement opposée à celle de sa femme, dont l'attitude est qualifiée

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

d'héroïque et même surhumaine par Don Miguel Ángel, qui dans le même entretien avec José, lui reproche ses doutes , sa tiédeur peu propres d'un vrai chrétien:

> Tu as eu des doutes quand ton autre fille eut la vocation de même que tu avais déjà douté quand vous avez perdu un enfant […] Ne vois-tu pas que c'est Dieu qui vous rend visite avec sa croix ? C'est l'amour que vous lui portez qui est testé […] J'ose même dire que c'est plutôt toi, José, qui es mis à l'épreuve.

Effectivement José incarne le désarroi, l'incapacité de faire front à quelque chose d'aussi anti-naturel que la mort de sa fille. On comprend que sa révolte se voie sanctionnée, il faut qu'il meure pour ne pas entraver les plans que Dieu a dessinés pour Camino.

Oscar, dans le film, dit à Mamie Rose : « Pourquoi tu me parles de Dieu? Les parents m'ont déjà fait le coup du Père Noël. Non merci on ne me trompe pas deux fois […] C'est bourrage de crâne et compagnie ». Bien que le doute soit exprimé par Oscar, le dialogue suggère que ses parents ne lui ont donné aucune formation religieuse, le fait n'a cependant d'influence négative et rien ne contrarie la démarche spirituelle d'Oscar.

Reste la lourde empreinte de deux femmes : Gloria, la mère de Camino, et la dame rose, appelée Mamie Rose, en quelque sorte mère de substitution, comme l'indique le terme affectueux de mamie. Toutes deux présentes aux côtés de l'enfant malade, elles l'accompagnent dans sa préparation à la mort ; l'éducation religieuse revient aux femmes et plus spécialement aux mères, selon un schéma chrétien de la répartition des tâches selon le genre[12]. La personnalité et la foi de Gloria et Mamie Rose déterminent la spiritualité respective de chaque enfant.

> Gloria est décrite comme suit dans la page officielle du film :
> elle se bat avec fermeté et détermination contre un scénario qui la harcèle

[12] « L'Église, en effet, en défendant la dignité de la femme et sa vocation, a manifesté de la gratitude à celles qui, fidèles à l'Évangile, ont participé en tout temps à la mission apostolique de tout le Peuple de Dieu, et elle les a honorées. Il s'agit de saintes martyres, de vierges, de mères de famille qui ont témoigné de leur foi avec courage et qui, par l'éducation de leurs enfants dans l'esprit de l'Évangile, ont transmis la foi et la tradition de l'Église », Jean Paul II, lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis*,3. On peut aussi consulter l'ouvrage de Patrick Snyder , *La femme selon Jean-Paul II*, Québec, Éditions Fides, 1999.

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

> continuellement […] Gloria vit avec un écrasant sentiment de culpabilité que son éducation et son entourage s'efforcent d'alimenter constamment.[13]

Javier Fesser, en effet, tente de dresser le portrait robot d'une femme consacrée corps et âme à l'interprétation du message chrétien que fait l'Opus Dei. Sa mission est de sanctifier au maximum ses filles. Toute son axiologie est motivée par la responsabilité de maintenir vivante la spiritualité chrétienne et de préserver la pureté du message des corruptions du monde, à travers une atmosphère religieuse dans le foyer : prière avant les repas, avant le sommeil, installation d'un autel marial, lectures édifiantes (la vie de Bernadette Soubirous), au risque d'apparaître castratrice pour ne pas respecter les désirs de sa fille comme celui d'acheter un livre qui lui ferait plaisir. Mais l'idéologie suggérée par le réalisateur va plus loin et s'attaque à ce qui semble l'essence même du péché, la sexualité qui corromprait un corps chaste consacré à Dieu. On comprend ainsi que Nuria, la fille aînée, est entrée comme numéraire dans la *Obra* à la suite d'une déception amoureuse à laquelle Gloria a contribué en cachant les lettres envoyée par son petit ami. Cette censure se répète pour Camino, que Gloria essaie d'isoler de ses amis en l'empêchant d'aller au cours de théâtre où la promiscuité des corps dansants semble excessive, puis, plus tard, en contrôlant le courrier qui arrive à l'hôpital. Enfin, Gloria, se moulant à l'*imitatio Cristi*, vit la maladie de sa fille comme celle du calvaire de Jésus, au point d'en rendre grâce – « Je rends grâce chaque jour pour la maladie de notre fille » – ou d'entrer en communion avec tous les souffrants – « Offrons, dit-elle à Camino, ton opération pour tous les enfants qui souffrent ». Les citations pourraient se multiplier, mais ces quelques exemples suffisent à illustrer la spiritualité de Gloria.

A l'opposé, Mamie Rose se présente comme l'antithèse de la dame patronnesse respectable, motivée par des sentiments altruistes. Tout la met en porte à faux, son état civil de divorcée, son langage de charretier, son habillement voyant (un tailleur rose), sa supposée profession de catcheuse, sa brusquerie première avec Oscar. Elle déclare d'ailleurs « je déteste tout ce qui ressemble à l'amour, au sentiment […] plus on en dit et plus c'est faux ». Son anticonformisme la porte à cacher Oscar dans un grand gâteau pour le conduire à la chapelle mais, surtout, entraîne Oscar dans un monde de fantaisie, propre aux enfants. Les conversations sont un véritable dialogue où

[13] http://www.caminolapelicula.es/personajes.html

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

Oscar oblige Mamie Rose à réfléchir sur la vie, la mort, la souffrance et Dieu, problèmes auxquels elle répond dans un langage pédagogique et non dogmatique. Le catch, qui « est une chouette école pour la vie », selon Oscar, n'est que l'image du combat du chrétien de Saint Augustin[14] revu et corrigé pour la circonstance, dans lequel la maladie et la peur sont les ténèbres que le chrétien vaincra.

Gloria et Mamie Rose sont vulnérables, perméables à la spiritualité chrétienne, cependant l'inaccessibilité de l'une est proportionnelle à la proximité de l'autre. On a là deux interprétations presque caricaturales du christianisme.

Quant à Oscar et Camino, ils ont bien des points communs. La maladie bien sûr, l'âge, l'environnement hospitalier dans lequel on les voit petit à petit s'éteindre, leur désir de vivre, leur lutte, leur souffrance physique et morale et, enfin, la résignation qui les mène à découvrir une nouvelle dimension, celle du bonheur et de la paix. *Camino* joue sur l'équivoque constante : outre la foi profonde de la fillette, celle-ci découvre le premier amour pour un garçon prénommé Jésus, prénom courant en Espagne, qu'elle nomme, auquel elle rêve, mais que son entourage interprète comme étant le Jésus de la foi. On pourrait croire que Fesser ne veut que montrer la manipulation que font les adultes de la foi et la maladie de Camino, mais on peut soupçonner aussi qu'il cherche à réinterpréter ce que peut être la foi traditionnelle des adultes pour un enfant. Oscar, quant à lui, après avoir pris conscience du Dieu créateur de toute chose, la nature, les êtres humains s'endort dans la mort avec une note laissée sur sa table de chevet : « seul Dieu a le droit de me réveiller », une forme de réciter le début et la fin du *Credo* qui s'achève sur l'espérance de la résurrection.

Le religieux dans les thèmes abordés

Ces deux films sont suffisamment riches pour se prêter à des analyses diverses ; nous ne retiendrons donc ici que celles où le religieux affleure clairement.

La maladie n'attaque pas que le corps – elle secoue l'enfant, qui ne comprend pas ce qui se passe, elle ébranle les adultes confrontés à voir,

[14] Saint Augustin, *Du Combat Chrétien* et A-M. La Bonnardière, « Le combat chrétien. Exégèse augustinienne d'*Ephes*. 6,12 », in *Revue d'Études Augustiniennes*, 1965, pp. 235-238. http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/808/65_XI_3_4_04.pdf?sequence=1

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

impuissants, comme une vie jeune se tronque anormalement. Devant cette situation limite, les enfants cherchent une explication, celle du châtiment qui passe d'abord par une auto-inculpation : « je ne suis pas un bon malade, un malade qui fait plaisir », « Pourtant je me suis appliqué, moi, à l'opération ; j'ai été sage, je me suis laissé endormir, j'ai eu mal sans crier », dit Oscar ; quant à Camino, elle s'efforce tout autant, demandant même dans une prière à la Vierge avant la ponction lombaire « donne-moi la force pour accepter la volonté de Dieu». Cette attitude devrait porter ses fruits et pourtant il faut se rendre à l'évidence « quand je prie pour les autres, Il l'accorde mais quand c'est pour moi, Il ne me prête aucune attention. Pourquoi ne m'exauce-t-il pas? » demande Camino. Les deux enfants, implicitement, reconnaissent l'échec des médecins mais explicitement s'en remettent à une autorité supérieure, la toute-puissance de Dieu, avec cette question : « Pourquoi Dieu permet qu'on soit malade ? Il est méchant ou pas fortiche » phrase d'Oscar que Camino exprime de manière encore plus dramatique : « Pourquoi, mon Dieu, me punis-tu de la sorte, que t'ai-je fait ?». Dieu châtie-t-il ? La réponse diffère dans les deux films. Gloria dit à Camino, selon une théologie de la souffrance[15] : « Dieu est ton Père et même si nous ne comprenons pas, Il le fait parce qu'Il t'aime». Concilier amour et souffrance, voilà un débat qui reste ouvert pour les théologiens. Eric-Emmanuel Schmitt s'en tient aux faits, puisque Mamie Rose répond « la maladie c'est comme la mort. C'est un fait. Ce n'est pas une punition », mais dans une perspective chrétienne, les deux films donnent un sens à la souffrance à travers la souffrance de Jésus sur la croix.

> Réfléchis, Oscar. De quoi te sens-tu le plus proche ? D'un Dieu qui n'éprouve rien ou d'un Dieu qui souffre ?
> -De celui qui souffre, évidemment. Mais si j'étais lui, si j'étais Dieu, si, comme lui, j'avais les moyens, j'aurais évité de souffrir
> - Personne ne peut éviter de souffrir. Ni Dieu, ni toi. Ni tes parents, ni moi.

---

[15] À ce propos on peut lire ces mots rédigés par Felice Ruffini, *Sous-Secrétaire du Conseil Pontifical pour la Pastorale des Services de la Santé* :
« C'est une foi profonde qui l'a (Jean Paul II) porté à écrire le premier document sur la souffrance, la Lettre Apostolique *Salvifici doloris* (6), car par là il montre que « la souffrance fait partie de la transcendance de l'homme. C'est un état par lequel l'homme en un certain sens est appelé à se dépasser, et cela d'une manière mystérieuse » (SD, 2); un moment propice (historique) qui fait que « l'homme devient d'une manière spéciale la mesure de l'Eglise, quand dans sa vie se manifeste la souffrance... qui semble être une composante de son existence terrestre. »
http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/hlthwork/documents/rc_pc_hlthwork_doc_19920101_healthcare-ministry_fr.html

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

Le discours n'en est pas moins théologique, la souffrance fait partie de la condition humaine et ne s'inscrit qu'en partie dans une ligne catholique actuelle où la douleur garde encore une dimension expiatoire, même si l'accent n'est plus mis sur l'identification à la passion de la croix, mais sur l'amour qui jaillit de la croix : « Les paroles de la prière du Christ à Gethsémani prouvent la vérité de l'amour par la vérité de la souffrance »[16]. Pour les courants issus de la réforme, la douleur n'est que la punition humaine après le péché originel. Ni punition, ni rédemption, elle est un mal qu'il convient d'esquiver. Il n'en reste pas moins que Mamie Rose fait une distinction entre la souffrance physique qu'on subit et la souffrance morale qu'on choisit, en totale harmonie avec la lettre apostolique *Salvifici Doloris* de Jean Paul II :

> […] la distinction entre la souffrance physique et la souffrance morale.[…] il y a *souffrance physique* lorsque « le corps fait mal » d'une façon ou d'une autre, tandis que la *souffrance morale* est une « douleur de l'âme ». Il s'agit en effet de la douleur de nature spirituelle, et pas seulement de la dimension «psychique ». (II, 5)

Camino donne une justification à la souffrance conforme à la réponse traditionnelle de l'Eglise. En effet, Gloria revit à travers sa fille l'épisode de Gethsémani, Camino seule à l'Unité de soins intensifs; c'est Jésus seul et même abandonné par les disciples, qui la mène à dire à José son mari « Nous devons beaucoup prier pour que s'accomplisse la volonté de Dieu et non la nôtre », des paroles très semblables à celles de Jésus (Mc 14,35 et parallèles), s'en remettant à la volonté divine. Plus encore dans la tradition qui remonte à l'épisode biblique du juste souffrant, Job, la souffrance est un malheur destiné à mettre à l'épreuve le croyant, c'est pourquoi Gloria rend grâce à Dieu tous les jours pour lui envoyer la peine de la maladie de sa fille, qui n'est qu'une des adversités qui s'abat sur la famille. Antérieurement, il y avait déjà eu la mort d'un autre enfant petit, et postérieurement il y aura le décès du mari. Stoïque, ou presque, elle résiste aux revers alors que José

---

[16] Par exemple Hans Küng, *L'homme, la souffrance et Dieu* (Méditations théologiques), Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 82 et Hans Küng, *Être chrétien*, Paris, Seuil, 1978, pp. 348-354. Küng affirme que si on pouvait se révolter contre un Dieu qui trône au-dessus de toute souffrance dans une béatitude parfaite ou dans l'apathie de sa transcendance, on ne le peut pas contre un Dieu qui, dans la souffrance du Christ, a révélé sa propre compassion.

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

chancelle. La souffrance a un caractère clairement rédempteur et selon un courant spirituel catholique surtout développé au XIX^e^ siècle, l'opération de Camino est offerte à Dieu par Gloria « pour tous les enfants qui souffrent », phrase qui ne prend de sens que dans la perspective d'une victime qui s'offre pour le rachat des autres ; néanmoins elle n'en tombe pas moins dans la tentation de demander le miracle de la guérison, faiblesse vécue comme un vacillement de sa foi dont elle se confesse. De manière plus générale, le film évoque l'ascèse, la mortification, l'humilité de la personne humaine pour atteindre une plus grande union avec le Christ en la personne de Nuria, qui s'adonne par humilité à des tâches subalternes dans la communauté, renonce au plaisir de regarder les vitrines, à la commodité du taxi, et s'inflige de marcher avec des cailloux dans les chaussures selon une spiritualité qui a remplacé la grâce du martyr des premiers chrétiens par la souffrance devenue une exigence de l'amour, qui renverse la dette du péché originel. Péché originel qui a révélé la nudité d'Adam et Ève car, avant la Chute, « l'homme et la femme étaient nus et ils n'avaient pas honte », relate le livre de la Genèse (2, 25). Après la désobéissance, la honte biblique de la nudité des corps se fera jour. Saint Augustin franchira un pas décisif en liant définitivement dans le christianisme la faute d'Ève à la sexualité. Le péché originel devient le péché sexuel, d'où une défiance du corps et de ses pulsions qui portent Nuria à fuir le contact physique avec son père, Gloria à se méfier du cours de théâtre où les adolescents dansent découvrant leur corps. Le corps, la coquetterie sont systématiquement brimés dans *Camino*, alors qu'*Oscar* ne voit qu'innocence dans le contact physique. Oscar passe la nuit dans le lit de Peggy Blue et confesse :

> On a fait tout ce que font un homme et une femme qui sont mariés […] tous les trucs qui me dégoûtaient avant, les baisers, les caresses, eh bien ça m'a plu […] Il n'y a qu'un truc qu'on n'a pas fait, c'est le baiser en mélangeant les langues : Peggy Blue avait peur que ça lui donne des enfants.

Les enfants découvrent l'amour : l'amour familial, le premier amour, l'amour pour Dieu. Camino, au cours de sa maladie, renforce les liens d'affection qui l'unissent à son père, Oscar se réconcilie avec ses parents la nuit de Noël avec ses mots « excusez-moi, j'avais oublié que vous aussi vous alliez mourir », on remarque en passant le poids du symbole de la nuit de Noël. Mais, plus que tout, les deux enfants échappent à leur vie d'enfant par la découverte du premier amour. Imaginer de passer toute une vie avec Peggy

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

Blue sera le fil conducteur de la vie que mène Oscar, il l'idéalise à l'extrême et croit la reconnaître dans une statue de la Vierge Marie qu'il trouve chez Mamie Rose. C'est l'occasion pour lui de trouver un point d'union avec Dieu et d'entrer symboliquement dans la tradition ecclésiale ; en effet cette madone a été transmise de génération en génération, il en est pour l'instant le dépositaire et à son tour la lèguera. C'est le désir de rejoindre Jésus, de recevoir sa visite, de danser avec lui, qui soutient Camino tout au long de sa maladie. Tout le film joue sur l'ambigüité de ce nom que l'entourage de Camino interprète comme étant Jésus-Christ. Cependant Fesser donne à l'attente du jeune Jésus une interprétation religieuse évidente. Camino connaît le jeune homme qui est le cousin de sa meilleure amie, comme elle connait Jésus-Christ par sa famille, mais elle le découvre un jour par elle-même et l'attend. Les deux films mettent l'accent sur l'absence de Dieu, dont la présence est désirée selon une véritable mystique de l'amour jusqu'au jour de la mort, où la rencontre se fait dans le bonheur. Pour qui douterait de cette interprétation, il y a cette phrase de Camino mourante disant « Dieu est maintenant présent, assis ici dans le fauteuil » – quant à Oscar, il réclame plusieurs fois un signe, une visite de Dieu, qu'il reçoit juste avant de mourir : « il est venu ?- Qui ?- Lui ». Les deux films sont l'occasion de décrire une démarche spirituelle doublée d'une réflexion sur la fragilité de la vie et sa brièveté. A la phrase de Mamie Rose « Tes parents vont mourir un jour seuls, parce que toi tu ne seras pas là : tu as compris que tu allais mourir. Tout le monde meurt. » Oscar répond « Tout de même je passe devant ». Phrase qui trouve son écho dans *Camino*, à Nuria qui dit à Camino mourante « Je t'envie pour la foi qui t'anime, parce que tu vas au ciel», celle-ci répond « Veux-tu que je prie pour que toi aussi tu ailles au ciel ?». Mais la vie elle-même est truffée de peurs de toutes sortes qui hantent le monde des enfants. Des peurs diffuses, des peurs devant l'inconnu, devant la mort. « J'ai peur » revient comme un leitmotiv dans les deux films. Camino est hantée par l'ange gardien qui, au lieu de la protéger, la poursuit et semble vouloir l'emporter contre son gré – image de l'inconnu et de l'au-delà, qui effraie tout être humain, malgré sa foi. Oscar fait bravement face aux peurs, celle des fantômes qui hantent l'hôpital, et celle de la mort « En fait je n'ai pas peur de l'inconnu. C'est juste que ça m'ennuie de perdre ce que je connais », donnant une réponse en forme de témoignage de foi simple au discours que lui fait Mamie Rose

> Les gens craignent de mourir parce qu'ils redoutent l'inconnu : Mais justement, qu'est-ce que l'inconnu ? Je te propose, Oscar, de ne pas avoir

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

> peur, mais d'avoir confiance. Regarde le visage de Dieu sur la croix : il subit la peine physique, mais il n'éprouve pas la peine morale, car il a confiance […] C'est ça, le bénéfice de la foi.

On ne peut que se rappeler de ce passage du document *Salvifici doloris* (II,7):

> Le christianisme proclame que l'existence est fondamentalement un bien, que ce qui existe est un bien; il professe la bonté du Créateur et proclame que les créatures sont bonnes. L'homme souffre à cause du mal qui est un certain manque, une limitation ou une altération du bien. L'homme souffre, pourrait-on dire, en raison d'un bien auquel il ne participe pas, dont il est, en un sens, dépossédé ou dont il s'est privé lui-même. Il souffre en particulier quand il « devrait » avoir part — dans l'ordre normal des choses — à ce bien, et qu'il n'y a pas part.[17]

Conclusion

Conte philosophique, témoignage…, la finalité des deux films, malgré une thématique semblable, diffère. *Camino* a été accusé de dénoncer la spiritualité de l'Opus Dei[18], pourtant Fesser s'en défend en ces termes

> C'est le témoignage et les expériences de beaucoup de gens qui appartiennent ou ont appartenus à ce milieu et qui m'ont permis de fouiller dans le monde obscur et hermétique de cette institution […] Dans cette recherche ce ne sont ni les données, ni les comportements, ni même les croyances qui m'ont intéressés. Je ne me suis centré que sur les sentiments de ces personnes qui, chacune à sa manière, cherchent exactement la même chose : le bonheur. Qui, d'ailleurs, ne le recherche pas ?[19]

---

[17] *Cf* . Jean Paul II, *Salvifici Doloris* (Lettre apostolique), le 11 février 1984 , 18. *http://eucharistiemisericor.free.fr/salvifici_doloris.php* Le paragraphe IV de la lettre apostolique s'intitule : IV Jésus-Christ : la souffrance vaincue par l'amour. Un résumé de l'évolution du concept de souffrance est donné par Axel Hoffman, janvier 2007, « Les religions du Livre face à la souffrance », in *Santé conjuguée*, nº27, pp. 36-46.

[18] Voir les commentaires du 27 septembre 2008 soit, avant la sortie du film sur les écrans le 17 octobre, du porte-parole du Bureau d'information de l'Opus Dei à propos du film, http://www.opusdei.es/art.php?p=29739.

[19] http://www.caminolapelicula.es/proyecto.html

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

La presse s'est fait écho de la polémique[20] entre partisans et détracteurs de l'Opus Dei, mais le film fut, sans aucun doute, un succès commercial dans une Espagne encore marquée par le souvenir du caudillo Francisco Franco et l'influence de l'Eglise. *Camino* divise les opinions de la critique, elle ne gagna aucun prix au festival de Saint Sébastien mais remporta le 6e prix à la XXIII[e] édition des Prix Goya sur les 7 auxquels elle était candidate comme celui de meilleur film, meilleur scénario et meilleur directeur, sans compter le prix Sant Jordi de cinéma, pour le meilleur film espagnol, et le prix Gaudi pour le meilleur film européen, entre autres. La polémique autour de l'Opus Dei explique le succès du film dans un pays comme l'Espagne et la réception somme toute pauvre dans d'autres pays catholiques où la tradition que représente l'Opus Dei est plus mineure, mais n'en retenir que cet aspect est appauvrir sans aucun doute une œuvre où diverses démarches spirituelles sont abordées et où tout un chacun peut s'identifier à l'un ou l'autre des personnages. *Oscar et la dame rose* présente un autre catholicisme, une démarche plus individuelle, tout en respectant un cadre institutionnel. Le film se présente comme un conte salué unanimement par la critique[21] car il n'a aucun contenu polémique. En Espagne, il n'a pas attiré les foules comme *Camino*, malgré un titre traduit *Cartas a Dios* (Lettres à Dieu), mettant l'accent sur le religieux du film; pourtant le magazine espagnol CinemaNet lui a décerné le prix « Ola de Oro » le 12 mars 2012[22].

[20] Un aperçu en est donné dans cette page : http://www.caminolapelicula.com/criticas.html

[21] Certains extraits peuvent se lire dans la page suivante : http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Audiovisuel-cinema-oscar-et-la-dame-rose.html

[22] On trouvera la liste des récompenses décernées à *Oscar et la dame rose* dans http://www.wildbunch-distribution.com/site/oscardamerose/main.html

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)

Bibliographie

Hoffman, Axel, « Les religions du Livre face à la souffrance », in *Santé conjuguée*, nº27, janvier 2007, pp 36-46.

Küng, Hans, *L'homme, la souffrance et Dieu* (Méditations théologiques), Paris, Desclée de Brouwer,1969.

Jean Paul II , *Salvifici Doloris* (Lettre apostolique) *11 février 1984* , 18 *http://eucharistiemisericor.free.fr/salvifici_doloris.php*

La Bonnardière, A-M, « Le combat chrétien. Exégèse augustinienne d'*Ephes*. 6,12 » in *Revue d'Études Augustiniennes,* 1965, pp 235-238.

Molins, María Victoria, Alexia: experiencia de amor y dolor vivida por una adolescente, Barcelona, Ediciones STJ, 1986.

Schmitt, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, Présentation, notes, questions et après-textes de Grinfas-Bouchibti, Josiane, Paris, Magnard, 2006.

Sites web :

http://www.caminolapelicula.es/

http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Audiovisuel-cinema-oscar-et-la-dame-rose.html

http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/hlthwork/documents/rc_pc_hlthwork_doc_19920101_healthcare-ministry_fr.html

BDD-A27398 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:27 UTC)